

Antisémitisme et islamophobie et alors ?

Pourquoi l'antisémitisme ?

Dans un échange de courriels fait au cours du mois d'août 2016 je demandais à Yves C., un ami et un compagnon, ce qui expliquait la vigueur de son ire, si ce n'est son énervement quant aux discussions sur la question de l'antisémitisme. Il me répondit gentiment, m'en expliquant les raisons. La question n'est pas de savoir si je fus convaincu ou pas mais, en y réfléchissant, je me demandai pourquoi et comment cette question avait pris, chez moi, aux côtés de questionnements plus anciens une telle importance. Yves aurait très bien pu me demander de m'expliquer quant à mon absence de colère. Il ne le fit pas, je lui en suis reconnaissant. Cela m'oblige à me poser la question. L'antisémitisme est-il pour moi juste une question académique ?

L'antisémitisme dans ma vie

Autant le dire tout de suite, j'y ai échappé. La main nazie n'a pas réussi à s'abattre sur moi pas plus que sur mes parents. Selon la tradition, est juif tout enfant né de mère juive, ce qui fut le cas de ma mère, donc de moi. A cela s'ajoutait le fait que mes parents étaient des émigrés politiques allemands arrivés en France en 1933 et qu'ils avaient participé aux groupes antifascistes tant allemands que français. Je suis né à Nice alors sous occupation italienne. L'annonce de l'occupation de la zone sud par l'armée allemande sonna la fin de l'aléatoire quiétude italienne. La recherche d'un refuge s'imposa alors. Ce fut le Chambon-sur-Lignon. La résistance du plateau fit que, malgré certaines tentatives nazies, nous échappâmes à une issue fatale. Donc l'antisémitisme me concerne depuis ma naissance. Mais est-ce suffisant pour justifier un questionnement ?

La question

En y réfléchissant, je m'aperçois que je ne me suis interrogé sur ce problème que fort récemment. J'ai toujours eu conscience, depuis ma plus tendre enfance, de mon « étrangeté » sans que cela ne me pose plus de problèmes que ça, ou ne soit un obstacle. J'ai toujours su « sentir » un antisémite et me suis toujours tenu à distance. Il advint que je me mis en tête un jour de rendre compte d'un livre rassemblant les actes d'un congrès, tenu à Venise, en mai 2000, par des compagnons anarchistes sur le thème suivant « Juifs et anarchistes ¹ ». Livre d'un intérêt évident tant le nombre de Juifs se réclamant de l'anarchisme fut grand, avant que le grand massacre n'ait lieu et qu'un nouveau territoire, Israël, n'apparaisse comme le refuge évident pour ceux qui y avaient échappé.

Crayon à la main, je me rendis compte que les intervenants n'avaient pas compris grand-chose aux raisons profondes qui amenèrent nombre de Juifs à se révolter, qu'ils choisissent le camp autoritaire ou la tradition libertaire. Mais au fond cela était plutôt secondaire. Mon étonnement, si ce n'est ma stupeur, advint quand je réalisai que nulle part dans ce livre la question de la Shoah n'était posée.

Je reproduis ci-dessous ce que j'écrivais alors dans le numéro 35 (2009) d'*A contretemps Bulletin de critique bibliographique* dont la version papier a cessé d'exister mais qui continue à vivre en ligne :

« Si l'on peut comprendre que, comme tant d'autres, les anarchistes ne saisirent pas la spécificité de la " solution finale ", une interrogation demeure ouverte, du moins pour moi. Même passé l'effroi provoqué par la découverte de l'horreur concentrationnaire, le mouvement anarchiste français d'après-guerre n'eut non seulement rien à dire – ou si peu – sur un événement aussi

¹ Amedeo BERTOLO (ouvrage coordonné par). Traduit de l'italien par Patricia Farazzi, Marianne Enckell et Jean-Manuel Traimond, Paris, Éditions de l'Éclat, « Bibliothèque des Fondations », 2008, 224 p.

considérable que la Shoah, mais il fit preuve d'une rare tolérance vis-à-vis d'un personnage au parcours sinueux qui fréquenta assidûment ses rangs, durant les années 1950, et y trouva quelques complicités suspectes. Comme justification a posteriori d'une telle attitude, on a laissé entendre, sotto voce, qu'en cette période de grande conflictualité interne, le mouvement anarchiste était sans doute trop occupé à régler ses problèmes d'intendance pour que ses militants se posent des questions autrement plus vastes, ni même pour qu'ils s'intéressent de près à qui les fréquentait. On a également dit qu'à l'orée des années 1960, la guerre d'Algérie occupant toutes les attentions, une réflexion proprement anarchiste sur la Shoah ne répondait pas aux priorités du temps. En revanche, il ne semble pas qu'on se soit interrogé sur une possible corrélation entre cette attitude pour le moins discrète et l'ancienne complaisance pour l'antisémitisme que manifestèrent, même très minoritairement, avant-guerre, certains anarchistes. »

Sur la Shoah en tant que telle, je disais : « *Car ce livre pose, indubitablement, un problème de taille. La Shoah y est totalement absente, si l'on fait exception des sept lignes que lui consacre Rudolf de Jong dans sa contribution déjà citée. Sept lignes pour évoquer un événement considérable, une extrême abomination ayant conduit plus de six millions de personnes vers l'horreur. Sept lignes quand le sujet a suscité des myriades de livres. Sept lignes, c'est décidément court pour traiter de la Shoah quand son existence même remet en cause – et pour l'humanité entière, auquel s'accorde le projet libertaire – la possibilité de vivre debout. Dans un fort beau texte², mon ami René Fügler écrit : “ C'est surtout la férocité rationalisée des camps de concentration et d'extermination qui a tracé un seuil sans retour. La prise de conscience ne s'est faite que par étapes : de la déportation à la prise en compte du phénomène concentrationnaire, puis à la reconnaissance de la réalité du génocide en tant que tel. ” Mais il ajoute plus avant qu'avec “ l'irruption de nouveaux massacres ethniques [...], une illusion s'est dé faite : l'idée que cette terreur était un produit spécifique du nazisme et que, puisqu'on en avait fini avec lui, elle ne se renouvellerait pas ”. Et d'insister : “ La civilisation industrielle a produit un décalage de plus en plus large entre nos possibilités de réalisation et notre capacité de ressentir, de percevoir, d'imaginer même le résultat final de nos fabrications. Cette incapacité est encore accrue par la “ division du travail ” qui, dans le génocide déjà, a permis à d'innombrables exécutants de poursuivre leur tâche “ consciencieusement ” mais sans conscience. ” À ma connaissance, René Fügler constitue l'un des rares exemples – le seul probablement – à avoir abordé, soixante ans après l'événement, cette problématique d'un point de vue anarchiste. »*

Dois-je avouer que mon questionnement, puisque c'est ainsi que fut intitulé mon article « Questionnements sur *Juifs et anarchistes*³ » ne reçut aucune réponse ? Ni de mes amis proches, hormis René, ni des lecteurs de cette revue qui, quoique que confidentielle par son tirage réduit, était lue par beaucoup, vu sa qualité incontestable, avec un intérêt certain. Si cet article a pour moi une importance majeure, j'avais auparavant comme après écrit dans *Le Monde Libertaire* nombre d'articles qui touchaient peu ou prou au sujet. En voici quelques titres : *Antisémitisme, antisionisme et révolution (2003) Faut-il vraiment repenser l'Holocauste ? La Shoah, un massacre de masse ? Auschwitz et après ? L'entité Palestine-Israël deviendra-t-elle un pays comme un autre ?* et bien d'autres⁴.

Ma réflexion sur le sujet porte sur trois sujets qui se recoupent, la judéophobie, pourquoi et comment, l'antisémitisme et ses différentes formes, et la Shoah et sa spécificité.

La judéophobie

Jusqu'en 1993, je pensais que la judéophobie, l'antijudaïsme, datait du Moyen Age et de l'esprit de vengeance de l'Eglise catholique accusant les Juifs dans leur ensemble d'avoir crucifié le Christ.

² René Fügler, « Cruauté du monde, cruauté de l'homme », *Réfractations*, « Ni Dieu ni maître. Religions valeurs, identités », n° 14, printemps 2005.

³ <http://acontretemps.org/spip.php?article263>

⁴ <http://mestextes.trusquin.net/spip.php?page=recherche&lang=fr&recherche=juifs>

Il advint cette année-là, étant alors en année de maîtrise d'histoire (aujourd'hui master 1) qu'une professeure d'histoire des religions distribuant des livres au petit groupe d'étudiants que nous formions m'en proposa un datant du siècle précédent. Je dois dire que je fis la moue. J'acceptai un peu à contre-cœur. Je lui en suis, aujourd'hui, fort reconnaissant. Il s'agissait de *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*, écrit en 1895 par Théodore Reinach. Cet ouvrage rassemble toutes les traces écrites entre 300 avant J.-C et 400 après J.-C. concernant le peuple juif et la Judée. Il s'agit d'auteurs de l'Antiquité et du début de l'ère chrétienne, de langue grecque ou latine ; c'est une sorte de catalogue de récits de voyages, de réflexions métaphysiques, de recherches historiques et de choses diverses, celle-ci par exemple : 300 ans avant notre ère, Hécatee raconte que les Juifs, qui pratiquaient une religion particulière au détriment de la religion nationale, furent expulsés d'Égypte pour apaiser les dieux suite à l'apparition d'une maladie pestilentielle.

Tout au long de ces traces apparaît l'idée que la religion juive est incompatible avec les autres religions. Dans le monde antique, l'idée même qu'il ne puisse y avoir qu'un seul dieu est incompréhensible. En prônant ce principe, celui du monothéisme, les Juifs se mirent dès lors en dehors de la communauté humaine. Leur respect des règles culinaires traditionnelles, la kashrout, a eu pour conséquence que le partage du pain avec eux devint impossible. Les non-juifs ne peuvent être compagnons avec eux, ils ne peuvent pas partager le même pain, sauf si ce dernier est fait par les Juifs. Il me souvient que, lors d'un goûter d'anniversaire d'un de mes enfants, les fillettes juives qui vivaient au-dessus, invitées, arrivèrent avec un gâteau que leur mère avait fait. Elles ne mangèrent que de celui-là ni ne burent. L'intégration autour avec la dizaine d'enfants présents ne se fit pas.

Je sais très bien que ce que j'avance là va faire réagir nombre de personnes, tant le concept même de monothéisme, c'est-à-dire il n'y a qu'une seule vérité, a imprégné notre monde de façon indélébile et sournoise.

Se mettant de fait à l'écart de la communauté humaine antique, les communautés juives vont en payer le prix. Tout au long des siècles qui suivirent, leurs liens plus ou moins proches avec la circulation de l'argent vont les faire apparaître comme liés aux structures dominantes. Au moment où Louis XIV conquiert l'Alsace, les marchands juifs de bétail furent les seuls qui acceptèrent de lui céder des chevaux et de lui vendre du grain.

La xénophobie antijuive est présente dans les milieux populaires depuis fort longtemps. Elle s'explique aisément, elle ne se justifie pas. C'est sur cette judéophobie que s'est construit l'antisémitisme, sans elle cela n'aurait pas été possible.

La peste de l'antisémitisme

Cette idéologie est née au moment où l'idée de nation faisait son apparition dans l'intelligentsia européenne. Sur les franges extérieures de l'Empire ottoman, des populations opprimées se révoltent contre la mainmise séculaire turque. La solidarité manifestée avec les Grecs révoltés marque le début de la prise de conscience qu'une nation doit correspondre à une « ethnie » ou une culture. C'est contre l'Empire ottoman, multiethnique, que se construit le nationalisme européen.

Le sionisme, manifestation d'un nationalisme juif, se construit à la même période que l'antisémitisme qui n'est pas autre chose que son inversion. Voilà ce que j'écrivais à ce propos dans *Réfractations* en 2015⁵ :

Arrêtons-nous un instant sur ce livre d'Édouard Drumont, *La France juive*. Publié en 1886 puis réédité à plusieurs reprises, il le sera dernièrement en 2012 par Alain Soral. Drumont avance le premier l'idée d'un complot juif afin de mettre la main sur le monde. Dès le début de son introduction il annonce la couleur : « *Je veux écrire La Conquête juive.* » Il continue en affirmant « *Le seul auquel la Révolution ait profité est le Juif. Tout vient du Juif, tout revient au Juif.* » « *Sous l'action juive, la vieille France s'est dissoute, décomposée, comment à ce peuple désintéressé, heureux, aimant, s'est substitué un peuple haineux, affamé d'or et bientôt mourant de faim.* » En quelques mots le tableau est dressé. A l'origine de l'antisémitisme, il y a le complot, la théorie du complot, et ce complot débouche de façon inéluctable sur la liquidation de ceux qui, profitant de la misère des gens, en sont les responsables. Pour que ce peuple, le nôtre, le français, *haineux, affamé d'or et bientôt mourant de faim* redevienne *désintéressé, heureux, aimant*, il suffit de se débarrasser

⁵ « L'antisémitisme un racisme contre-révolutionnaire », *Réfractations* n° 34, 2015.

des Juifs. C'est ce que feront les nazis sous la houlette de leur Führer.

La Shoah, normalité ou spécificité ?

A partir de combien de morts un massacre est-il spécifique ? Les chercheurs évaluent à une vingtaine de millions le nombre de victimes du stalinisme russe. Si on y ajoute les morts chinois lors des grandes purges comme lors de la Grande révolution culturelle, plus tous ceux qui ont disparu en Europe orientale le nombre de 100 millions est avancé. S'agit-il de génocides ? Pas à mon avis. Ce qui caractérise l'ensemble de ces disparus, c'est de s'être trouvé un jour où l'autre devant le char d'un État dont le carburant était l'exécution permanente d'individus. Le jour où ces exécutions s'arrêtèrent, ces États s'effondrèrent, ou se transformèrent profondément comme la Chine.

En ce qui concerne la liquidation des Juifs par la machine nazie, la situation est différente, si ce n'est dramatiquement spécifique. Il est courant, parmi ceux qui sont gênés par la Shoah, parmi ceux qui ont tendance à la relativiser, de mettre en avant l'existence de génocides plus anciens comme ceux des Arméniens ou des populations noires de Namibie. Il est possible de rajouter à cette sinistre liste, le Cambodge avec Pol Pot ou le Rwanda avec les meurtres à la machette. C'est un parallèle morbide qui ne vise en fin de compte qu'à présenter la Shoah comme un génocide supplémentaire, un de plus sur cette longue liste d'horreurs dont l'humain est capable.

Il existe pourtant une différence fondamentale entre ces drames et celui qui nous occupe aujourd'hui. Ni les Arméniens, ni les Namibiens, ni les Rwandais pas plus que les Cambodgiens n'ont été, comme les Juifs, « responsables du fait qu'un peuple admirable aujourd'hui meurt de faim ». Pour ce qui concerne les premiers, ce fut à chaque fois une question territoriale qui explique leur extermination. Pour les Juifs il n'y avait pas de territoire à prendre, ils sont juste une « race » à exterminer, justement parce qu'il n'ont pas de territoire. N'en ayant pas, ils ne sont que des « parasites » et comme les poux il faut s'en débarrasser. Drumont vit en France, le pays de la Révolution, des droits de l'homme, toutes choses qui ont une dimension si ce n'est une portée universelle. De la même façon, son livre s'adresse au monde entier. La nécessité de se débarrasser des Juifs est universelle. Une fois cela admis, le reste – qui est juif, comment on reconnaît un Juif, le racisme à l'état pur – est secondaire. Voilà donc en quoi la Shoah est spécifique, unique, insupportable, c'est qu'elle prétend régler pour le monde entier et de façon définitive la question juive et ainsi libérer ce monde de l'oppression.

L'autre question que pose la Shoah comme tous les autres génocides, mais plus que les autres quant à son ampleur, est la suivante : comment des gens normaux, particulièrement les acteurs de la Shoah par balles, ont-ils pu se livrer à ce genre de massacres pendant des jours et des semaines, sans arrêt tuant l'un après l'autre, enfant après enfant, vieux après vieux, hommes et femmes confondus ?

Fasciste, antisémite, et islamophobe et ...

Ces trois mots décrivent bien l'atmosphère que l'on retrouve dans les milieux de la gauche de la gauche, toute tendances confondues. Attention de ne pas se trouver accusé de relever de l'un ou l'autre, ou même de plusieurs à la fois. Curieusement, un vocable a disparu. Sa disparition illustre à quel point ces milieux ont la mémoire courte, à quel point ne compte pour eux que le temps présent.

Ma mère reprochait régulièrement à mon père d'être plus anticomuniste qu'antifasciste. Ce à quoi il répondait : « Les nazis n'ont jamais menti, les communistes l'ont fait et le font toujours. » 1989, le mur de Berlin s'effondrait, 1993, c'était au tour du monde soviétique. Après un moment de stupeur, d'incompréhension, le Parti communiste français, hormis en ses forteresses gestionnaires, devint un groupuscule comme un autre avec un passé si lourd qu'il lui est impossible de s'en défaire et encore moins de le renier. Aujourd'hui, sa ligne politique est celle d'une social-démocratie de gauche, si tant est que cela existe, à la recherche d'un leader qui la transcenderait. Pourtant ce passé ne fait plus problème dans la gauche de la gauche où il fait meilleur d'être communiste (PC) que fasciste, antisémite ou islamophobe. Est-il nécessaire de rappeler que la petite revue *Spartacus* publia en 1939 un texte d'Otto Rühle, acteur de la révolution allemande puis animateur du courant des communistes de conseil, intitulé *Fascisme brun, fascisme rouge* ?

L' islamophobie un concept à la mode,

Il n'y a pas de doute, il s'agit d'un présupposé raciste. C'est une forme aigüe de xénophobie. Le mot le plus proche est islamiste. Il y a une résonance entre les deux. Dans les faits l'islamophobie frappe tous ceux qui, en France au moins, de près ou de loin, ont des liens avec une immigration venant d'Afrique du Nord principalement, mais pas seulement. Censés être musulmans, même s'ils ne sont pas pratiquants ou même agnostiques, athées ou jemenfoutistes, ils sont perçus au minimum comme une concurrence au christianisme sociologique français et surtout comme un danger pour les « valeurs de la république ». La racine islam fait référence à une religion pratiquée dans nombre de pays qualifiés d'islamiques.

L'Organisation de la coopération islamique regroupe 57 pays. Si la majorité des gens habitant ces pays où l'islam est la religion d'Etat est musulmane, les islamistes, eux, incarnent une tendance politique à l'intérieur de ces pays désireuse d'instituer un mode de fonctionnement de leur pays conforme à une lecture fondamentaliste de leur livre sacré : le Coran. Dans les faits, s'il y a résistance, ils peuvent prôner la lutte armée. C'est ce qui s'est passé tout près de nous, en Algérie, de 1991 à 2002, avec une fourchette de victimes allant de 60 000 à 150 000 morts ou disparus.

Je ne peux que constater et déplorer que ceux qui, en France, aujourd'hui, se battent avec raison contre l'islamophobie aient aussi peu d'intérêt pour ce qui s'est passé ces années-là, de l'autre côté de la Méditerranée. Il faut dire, comme je l'ai précisé plus haut à un autre sujet, que la mémoire historique fait souvent défaut dans ces milieux. D'autre part, il faut bien remarquer, et je défie quiconque de me contredire, que les pays dont la religion d'Etat est l'islam sont tout sauf particulièrement démocratiques, d'un point de vue bourgeois évidemment...

L'islamophobie en France n'est pas seulement un racisme. C'est l'expression d'une guerre qui n'en finit pas. Pour une grande partie d'entre eux, leur pays fit partie pendant plus d'un siècle de la France éternelle « de Dunkerque à Tamanrasset ». Un jour, las d'être brisés, maltraités, ostracisés, humiliés, battus, tués, ses habitants décidèrent que cela suffisait et décidèrent de naviguer dans le grand monde sous leur pavillon. Et cela la France éternelle, quoi qu'elle en dise, cette France de NOS valeurs ne leur a toujours pas pardonné et leur fait payer.

Puis dans la solidarité exprimée par nombre de non-musulmans est apparue la resucée d'une idéologie du siècle dernier qui n'ose pas dire son nom. C'est aussi ce qui se fait jour parmi les élites, fort nombreuses d'ailleurs et le plus souvent féminines.

Il s'agissait alors de ne prendre parti ni pour le système communiste ni pour son pendant capitaliste, mais de chercher dans le tiers-monde l'espoir d'une révolution à venir. Ce fut Cuba, puis la Palestine entre autres et bien sûr l'appui aux luttes de libération nationale. Il suffisait d'être opprimé pour incarner, aux yeux de nombre de gens en perte de repères révolutionnaires, l'espoir d'une révolution sociale à venir. On sait ce qu'il advint de tout cela. La situation en Afrique du Sud illustre bien l'impasse de ce qui prit le nom de tiers-mondisme et qui revit aujourd'hui sous le nom d'anti-islamophobie.

Au fond que veulent les anti-islamophobes ? Que le racisme d'Etat et collectif disparaisse. C'est une revendication justifiée. Mais à qui s'adresse-t-elle ? Suffit-il de quelques textes de loi, quelques décrets, pour que le problème soit résolu ? Il suffit de voir la situation étasunienne pour se rendre compte qu'il n'en est rien. Si Martin Luther King a été assassiné c'est que lui s'en était rendu compte. Devant une situation qu'il jugeait désespérée, il en vint, dans son dernier discours, à prôner un boycott commercial et financier des intérêts de la finance blanche.

Donc faire campagne pour des réformes législatives est une tromperie. Demain il ne fera pas jour. Courir les plateaux tant médiatiques qu'universitaires n'a pour objectif que de faire partie de la classe dominante, comme tous les autres. Demandez à tous ces porte-paroles de la tragédie anti-islamophobe quel est leur projet politique et vous verrez leur appétit apparaître.

L' islamophobie et antisémitisme

Il est courant de voir à la gauche de la gauche comme dans les groupes libertaires, autonomes ou apartidaires surgir le slogan « contre l'antisémitisme et l'islamophobie ! ». Mettre ces deux termes sur un pied d'égalité me surprend toujours et n'est pas sans me poser des questions. Peut-on mettre sur le même plan un racisme qui touche 4 à 5 millions de personnes dans notre pays et un génocide qui fit au moins 6 millions de morts dans des conditions affreuses ? Je ne le pense pas. Les choses ne sont pas de la même nature. Je ne reviendrai pas sur la spécificité de la Shoah. Je remarque juste

que ceux qui lient les deux choses veulent transmettre à l'islamophobie quelque chose de l'horreur de la Shoah. Ce faisant, pour moi, ils nient la Shoah en la ramenant à un racisme ordinaire. Ceux qui utilisent de pair ces deux termes renforcent, sans le vouloir probablement, l'antisémitisme. Ils pourraient lier judéophobie et islamophobie, mais ça serait moins porteur.

Antisionisme et antisémitisme

Peut-on être antisioniste et pas antisémite ? La réponse à cette question dépend de l'endroit où l'on se place. Pour renforcer leur pouvoir, ceux qui dirigent Israël ont tout intérêt à penser et à dire que soit on est sioniste soit on est antisémite. Il convient donc de rappeler que le sionisme est au départ une idéologie, nationaliste sans religion. La Palestine est considérée comme l'endroit où les Juifs pourront vivre sans craindre pour leur vie. Il n'y a pas chez les fondateurs, Herzl en particulier, l'idée que ce projet puisse permettre le retour du Messie.

La première opposition proviendra des rabbins. Ce furent les plus orthodoxes d'entre eux qui, au début du siècle, contestèrent le plus violemment ce projet. Éléments conservateurs si ce n'est réactionnaires, ils ne purent supporter que d'autres qu'eux puissent montrer la voie aux Juifs. Se basant sur les textes sacrés ils dénoncèrent ces choix en ces termes : « (...) *nous Juifs pieux, nous devrions nous garder de suivre ces hommes pécheurs, qui s'efforcent d'opérer une Délivrance artificielle, elle est expressément interdite par la Torah* ».

Annette Wieworka rappelle qu'en « *1918, en Pologne, Folkistes et Bundistes sont résolument antisionistes. Ils s'opposent donc, souvent violemment, à l'idée de la création d'un État juif en Palestine, que prônent divers partis de la nébuleuse sioniste. [...]. Le problème que doivent résoudre les sionistes religieux, c'est la conciliation de l'idée du sionisme : le retour en Palestine par des moyens humains, avec la religion pour laquelle il ne peut y avoir, en schématisant, de retour en terre d'Israël qu'après la venue du Messie.* »

Puis il y eut la Shoah. Comment reprocher à ceux qui ont échappé au néant de penser trouver en Palestine un refuge pérenne ? Qu'on le veuille ou pas, Israël est un fait sur lequel il n'est pas possible de revenir. Qui aurait les moyens pour cela ? Personne. Par contre s'opposer à l'expansion sioniste est une nécessité, une obligation. C'est ce qu'ont compris nombre de petits groupes en Israël, dont le plus connu est « Les anarchistes contre le mur⁶ ». Mais il ne sont pas les seuls. Les groupes ou mouvements qui se targuent d'être antisionistes ne les mentionnent ni ne les soutiennent. On peut se demander pourquoi. Juste parce que ce sont des Juifs ? On touche là à l'antisémitisme. Le soutien à la résistance palestinienne passe par le soutien aux groupes et aux individus qui en Israël résistent.

L'autre question que l'on peut poser est la suivante : Pourquoi parmi tous les soutiens à la cause palestinienne, peu de gens, si ce n'est personne, ne posent la question en termes de lutte de classe ou de critique de la religion ? Sans cette dernière, y aurait-il encore un problème ? La situation est similaire au Cachemire et personne n'en parle. Faut dire que là-bas il n'y a pas de lieux saints.

Une autre façon de continuer à répandre l'antisémitisme c'est de considérer que les Juifs, parce que juifs, ne sont pas des gens comme les autres. C'est-à-dire qu'au fond les Juifs, en Israël comme ailleurs, devraient se comporter comme des gens idéaux selon nos critères. Sans oser le dire, nous leur reprochons de ne pas le faire. Israël est donc un pays comme un autre qui a commencé à conquérir un territoire lentement au début puis de plus en plus rapidement, mettant la communauté mondiale devant le fait accompli, communauté mondiale culpabilisée par son laisser faire face aux nazis d'une part et considérant que le Moyen Orient était juste une part de gâteau à partager. Peut-on dans cette optique qualifier le sionisme d'impérialisme, c'est tentant, mais cela se révèle faux à l'examen, sa soif d'extension se limitant aux limites d'une Palestine antique et mythifiée. Que, sous la pression des éléments religieux associés au pouvoir gouvernemental, ce pays soit en voie de démocratisation cela semble tout aussi clair. Que, sous prétexte que ce pays soit peuplé d'une majorité de Juifs, il ne soit pas possible de réaliser que la meilleure solidarité avec les « peuples » palestiniens soit de soutenir ceux qui en Israël se battent pour en changer le devenir me laisse

⁶ Cf. le recueil de textes *Les anarchistes contre le mur : action directe et solidarité avec la lutte populaire palestinienne*, présenté par Uri Gordon et Ohal Grietzer, Les Editions libertaires, 2016.

pantois. Et que de même, sous prétexte de soutenir les « Palestiniens », il convienne de ne pas critiquer leurs organisations et leur politique m'étonne toujours.

Avant tout cela il y eut la période négationniste de l'ultragauche, marxiste comme libertaire, au cours des années soixante-dix qui laisse traîner derrière elle nombre de scories. Il faudra revenir à une autre occasion sur les causes qui ont rendu possible un tel dévoiement.

Pierre Sommermeyer, 9/9/2016